

Entretien avec un mineur

par Hélène de Segonzac

Cette histoire, c'est celle d'une vie ou plutôt d'une tranche de vie, d'une période au goût de suie et de terre. C'est un morceau de la mine que Paul Delpouve nous a conté.

Tellement de choses ont changé depuis ce temps-là, pourtant à l'écouter, j'ai l'impression que c'était hier, où notre région et des milliers de familles, vivaient de la production du charbon.

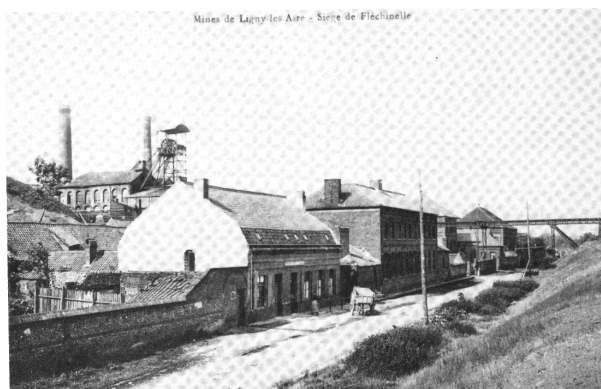
La mine chez les Delpouve, comme ailleurs, c'est une histoire de famille, le « pater » comme l'appelle Monsieur Delpouve transmet à ses enfants la mentalité du mineur, bien qu'il lui aurait souhaité un métier moins pénible et moins dangereux.

A cette époque on travaillait dès l'âge de 12 ans même si l'école était obligatoire jusqu'à 14 ans. C'est ainsi que Paul Delpouve a commencé comme commis boulanger, son certificat d'étude en poche à 12 ans et trois mois, un gros panier devant sa bicyclette chargé du pain qu'il distribuait. Puis le travail à la ferme pendant 4 ans et demi, et la mine au plus fort de la guerre en 1941, il fut réquisitionné Service du Travail Obligatoire (STO) à l'âge de 19 ans.

Pendant plus de 5 ans, il se rendit chaque jour à la mine du Transvaal.



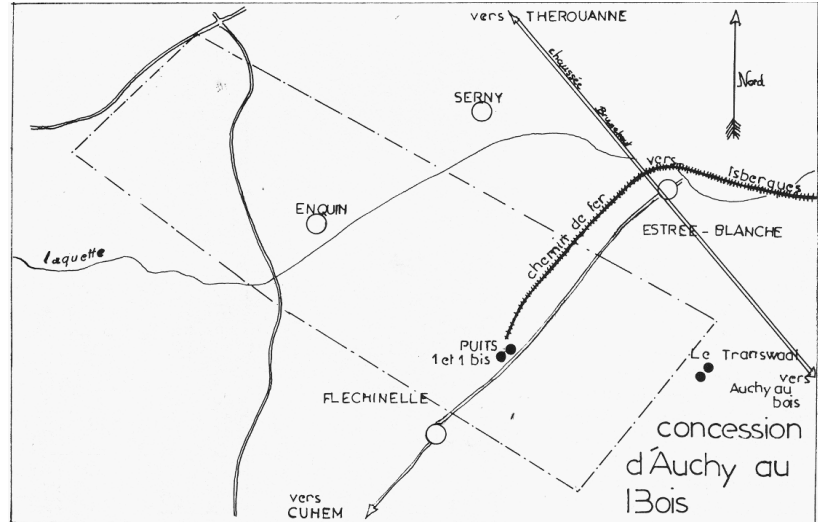
Comme tous les bowetteurs il faisait les trois postes. Je m'interroge et lui demande de m'épeler ce drôle de mot. Le bowetteur c'est celui qui creuse sur les indications du géologue pour trouver les veines que l'on baptisera ensuite d'un prénom, en général féminin, dès leur exploitation. A cette époque, à la mine du Transvaal, le mineur ne portait pas la lampe à la barette ou au chapeau comme sur cette photo.



La semaine du matin commençait à 5 h 30 jusque 13 h 30, lorsque l'équipe de l'après-midi venait relever celle du matin. Eux finissaient à 21 h et laissaient la place à l'équipe de nuit qui, à son tour passait le flambeau à 5 h 30 à l'équipe du matin.

Les mineurs postés travaillaient six dimanches et le septième était un repos.

Ils venaient d'Enquin-les-Mines, de Mametz, de Blessy, d'Erny St Julien ou encore de Bomy, la plupart du temps en vélo. La Compagnie de Ligny les Aire, alors propriétaire de la mine du Transvaal, distribuait au compte-goutte les enveloppes des roues des bicyclettes en fonction de la distance que le mineur avait à parcourir : plus son domicile était éloigné, plus il recevait d'enveloppes.



La journée à la mine se déroulait de façon rituelle : arrivé sur le carreau de fosse il passait par la salle de bains appelée « salle des pendus », se déshabillait et après avoir enfilé ses " loques ed'fosses ", accrochait ses affaires à un crochet qu'il remontait à l'aide d'une corde (d'où le nom « salle des pendus »), passait par la lampisterie où en échange d'une lampe il donnait au lampiste sa taquette (jeton) permettant ainsi de savoir qui était descendu au fond, et montait dans la cage d'ascenseur pour rejoindre à 460 mètres sous terre, les quartiers.



La « salle des pendus »

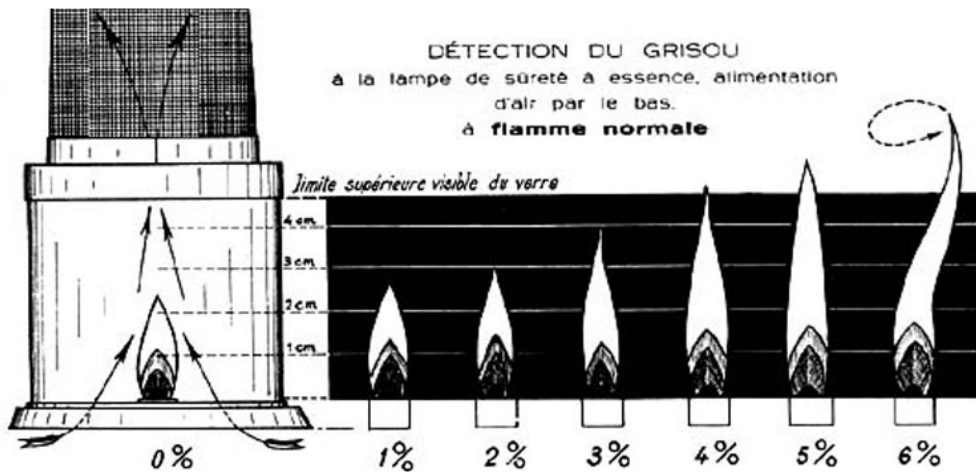


Lampe de mineur, XXe siècle.



Lampe à carbure de mineur, 1920.

Il existait trois quartiers au Transvaal, l'un avait essuyé un feu après un coup de grisou et avait été fermé, les deux autres n'étaient pas grisouteux.



Dans chaque quartier étaient pratiquées des ouvertures de chaque côté, c'étaient les tailles. Dès qu'une voie était découverte, il fallait installer des soutènements en bois puis des rails pour permettre la circulation des berlines (wagon servant à recevoir les terres et le charbon).

Les responsables des quartiers d'extraction étaient appelés porions.



Les chefs de taille ou de bowettes avaient sous leurs ordres 5, 6 jusqu'à 8 ouvriers selon la capacité de la taille, armés de deux lampes, une électrique et une lampe à flamme pour détecter la présence de grisou, ils pouvaient attaquer les veines de charbon 200 mètres après qu'elles étaient découvertes par les bowetteurs.



Les Kercheux, dégageaient la taille en évacuant les produits dans les berlines. Douze berlines pleines, accrochées, étaient conduites jusqu'au puits de mine, tirées par un bidet (cheval), puis après avoir démonté les portes de l'ascenseur, les berlines étaient remontées au jour puis triées.



Avant d'être bowetteur, Paul Delpouve a été m'neux d'bidet (meneur de cheval), et ses compagnons à quatre pattes se prénommaient Turpin et Gamin. La condition des hommes comme celle des chevaux était rude, ainsi pour les habituer à l'obscurité on les cagoulait avant qu'ils ne descendent pour la première fois au fond, d'où ils ne remontaient qu'en cas de maladie, de mort ou de mise à la retraite.



Les mineurs n'avaient que peu de repos pendant leur journée, seul le briquet (casse-croûte), leur permettait une pose d'environ une demie-heure. Qui, mieux que Zola, pouvait nous dire ce qu'était le briquet :

« Devant le buffet ouvert, Catherine réfléchissait. Il ne restait qu'un bout de pain, du fromage blanc en suffisance, mais à peine une lichette de beurre ; et il s'agissait de faire les tartines pour eux quatre. Enfin, elle se décida, coupa les tranches, en prit une qu'elle couvrit de fromage, en frotta une autre de beurre puis les colla ensemble : c'était le briquet, la double tartine emportée chaque matin à la fosse. Bientôt, les quatre briquets furent en rang sur la table, répartis avec une sévère justice, depuis le gros du père jusqu'au petit de Jeanlin. ».

Extrait de *Germinal* écrit entre 1884 et 1885.

Le travail terminé, les ouvriers étaient remontés au jour dans les mêmes berlines qui transportent le charbon. Ils se plaçaient dans la cage et on donnait l'ordre au jour, de la « remonte ».

A Fléchinelle, quatre hommes se plaçaient dans une « barou » pour remonter, tandis qu'au Transvaal la remonte ou la descente se faisait à 16 hommes dans la cage.

Frayeur, pour l'enfant que je fus,
De ces gnomes à bicyclette,
Qui descendaient, nègres, ma rue,
Troupeau de Armstrongs sans trompettes ;

Ferveur du trouvère advenu,
Pour ces fiers martyrs des bowettes,
Membres noueux, muscles à-nu,
Auréolés de leurs barettes.

Bernard Desmaretz
(Symphonie en sol mineur)

